

2^{ME} ÉDITION

Pendant toute la saison d'été, l'ÉCHO de PARIS, pour répondre au désir de ses lecteurs, recevra des

ABONNEMENTS D'UN MOIS

AU PRIX DE 3 FR. 50

Aujourd'hui L'ÉCHO DE PARIS commence en deuxième page :

LE NEZ D'UN NOTAIRE d'Edmond ABOUT

La Ville et le Théâtre

L'ÉCOLE DU CABOTINAGE

Lecteur paisible, connais-tu le massif monument quadrangulaire flanqué entre le faubourg Poissonnière et la rue Bergère? C'est là que s'élèvent, à la brochette les interprètes de l'art sacré, de l'austère tragédie, de la comédie au rire puissant, de la divine poésie, c'est là que se développent ces gosiers retentissants aux grands hoquets de mélodie, si chéris des provinces. Ah! le petit ruisseau Poissonnière qu'il en a vu passer des filles de portière, Rachels du cordon, changées en muses tragiques, qu'il en a vu de jeunes savetiers en rupture d'âlène rêvant la gloire de Pedro Gailhard ou bien, ténors enamourés le Pât de poitrine insaisissable, ou petit Fredericks à l'œil profond, aux cheveux longs, à la mine inspirée; et Narbonne, et Béziers, et Cambrai, et Péronne et le drame en grange, et l'opéra en baraque, et le café-concert en toutes splendeurs revirent après toi, ô petite rive Poissonnière, l'héroïne devenue une affreuse compagne cote à cote avec Delobelle grincheux et crasseux.

A cette heure, le Conservatoire, professeurs, élèves, directeurs, est en proie à une émotion fébrile, comme une armée à la veille d'une bataille, car c'est après-demain que commencent par le chant les concours annuels. Les concurrents, femmes et hommes, appellent de toute leur âme le prix qui les tirera de la foule et leur ouvrira la porte des théâtres subventionnés. Le maître est

aussi avide de récompenses, pour ses élèves. Leurs succès proclament le mérite de son enseignement et il se mêle à ses vœux pour l'honneur de sa classe quelque peu de la vanité du comédien. Presque tous les professeurs ont passé au théâtre ou y appartiennent encore.

L'agitation a gagné autour de ce petit monde; les mamans débattent en conseil quelle robe portera en ce grand jour « leur demoiselle ». Le problème consiste à ne pas épuiser une bourse assez plate tout en faisant bonne figure et en humiliant les petites amies. De toute part, l'intrigue se pousse auprès des membres du jury, dans les couloirs de l'administration des beaux-arts. Les recommandations sont efficaces pour assurer la victoire incertaine, et je plains les sonnettes de Sarcey et de Besson, deux autorités incontestées dans le tripot tragique et lyrique de la rue Bergère.

Maintes fois, hélas! j'ai dû assister à ces grands jours de concours par obligation professionnelle, et ce n'est pas fini. Aux portes se presse une foule bizarre qui comprend toutes les variétés, tous les degrés de la gent cabotine, jusqu'aux aspirants cabotins, clercs de notaire, employés qui se frottent aux gens de théâtre et se règlent sur leur tournure. Le type du civil qui fréquente avec les militaires, copiant leur attitude et leur langage, se signale aux observateurs « l'ami des artistes », dont Chéri et Paul Aubert offrirent des spécimens curieux.

L'accès de la petite salle de concours est difficile et les places sont recherchées. Je n'ai jamais pu comprendre comment, au plus fort des chaleurs de l'été, on sollicite de s'enfermer durant toute une journée dans cet étouffoir, sans y être contraint.

Quatre fois sur cinq, les épreuves sont insupportables, d'un ennui surchauffé; les morceaux, les scènes mal choisis et anonnés, les candidats d'une médiocrité lugubre. Souvent, je me suis demandé, devant un défilé de petites dindes vouées par leur nature au ravaudage des bas, devant une série de lourdauds, bons tout au plus à dégrossir des souches, comment les professeurs avaient le front d'exhiber de pareils produits. Si d'aventure il se présente un sujet doué de qualités originales, c'est qu'elles ont résisté à l'enseignement du lieu.

Voilà le grand mot lâché; j'ai de l'enseignement du Conservatoire la plus fâcheuse opinion et je l'ai formée sur des témoignages vivants. J'ai dit que les classes de comédie étaient tenues par

des artistes célèbres. Il en résulte que l'enseignement au lieu de débiter sur tout par théorie artistique et littéraire, procède d'un empirisme continu. L'éducateur ne dit pas à ses élèves: « Voici la pensée de l'auteur, le sens, le mouvement du texte que vous rendrez selon votre sensations et vos moyens physiques. » Il se rappelle qu'en ce même passage il fut applaudi et il n'a cure que d'imprimer dans l'élève son ton et sa manière; il vise à façonner l'acteur, il ne songe pas à éveiller, à développer l'intelligence et la conscience artistique. Je n'en veux pour preuves que les petits Delaunay, prodiges montrés chaque année, les perroquets de tout plumage qui récitent la leçon d'un maître déjà seriné lui-même par ses aînés.

L'incapacité des professeurs dans les classes de chant est encore plus notoire; à part deux ou trois honorables exceptions, ces braves gens ignorent la littérature, le style et les formes de la langue qu'ils enseignent; certains ignorent jusqu'à la langue et ne suffisent à leurs cours que par la force de la routine. Sur une série de vingt chanteurs ou chanteuses au concours, je parie que le quart ne lirait pas correctement un exercice de solfège; tel professeur de chant ne serait pas lui-même de force à accomplir cette tâche élémentaire. Il en résulte que, dans la carrière lyrique, vous rencontrez des ténors et des falcons célèbres obligés de se faire seriner les motifs par l'accompagnateur indispensable. Ah! je comprends que ces gens-là aient horreur de la musique classique et des grands récitatifs symphoniques.

Mais revenons à nos professeurs. Ceux qui savent un peu de musique en abusent dans un goût déplorable; ils choisissent pour leurs sujets préférés des morceaux à panaches qu'ils surchargent encore de traits, de fioritures, de vocalises et autres fadaïses. Quant au sens, au sentiment, à l'expression de la phrase musicale, c'est lettre morte pour eux, c'est une préoccupation inconnue à l'élève. Les qualités de style, de déclamation propres à l'école française, l'articulation, cette vertu essentielle du chant, sont absolument négligées par ces propagateurs du macaroni musical.

Le résultat c'est que de l'École nationale de musique il ne sort ni un chanteur, ni un artiste. Les élèves d'espérance refont leur éducation dans un des trois ou quatre grands cours privés où des maîtres illustres apprennent à chanter et à dire; les directeurs des scènes lyriques se détournent du Conservatoire pour prendre à l'étranger des artistes achevés.

Tant que dans le monument de la rue Bergère l'éducation artistique n'aura

pas le pas sur l'enseignement purement professionnel, les jeunes gens y apprendront tout ce qu'il y a d'artificiel et de convenu dans le théâtre, les jeunes grues pulluleront avec les ratés vaniteux et ignares à cette école du cabotinage.

HENRY BAUER.

L'ÉCHO DE PARIS publiera demain un article de ALBERT DUBRUJEAUD

INFORMATIONS PARTICULIÈRES DE L'ÉCHO DE PARIS

M. de Montebello, nommé ambassadeur de la République française à Constantinople, va se rendre immédiatement à son nouveau poste.

Le choix de M. de Mouy à l'ambassade de France près le Quirinal a rencontré à Rome d'unanimes sympathies.

On annonce le très prochain départ de M. Decrais, qui commencerait par se rendre à Vienne pour prendre possession de son poste et reviendrait ensuite présenter ses lettres de rappel avant de se rendre à son conseil général en France.

Par décision présidentielle du 17 juillet 1886, M. le capitaine de frégate Courrejollès a été nommé au commandement du transport de 2^e classe, le *Tarn*, à Toulon.

Trois des membres du cabinet Ferry sont soumis au renouvellement comme conseillers généraux et se représentent tous les trois aux élections du 1^{er} août prochain: ce sont MM. Jules Ferry dans les Vosges, Cochery dans le Loiret et Fallières dans le Lot-et-Garonne.

L'OPINION

M. le sénateur de Lareinty est incontestablement meilleur soldat, qu'il n'est habile politique. Je doute que M. le comte de Paris lui sache gré d'une équipée dont nous aurions mauvaise grâce, du côté des républicains, à lui tenir rigueur. L'honorable sénateur nous a servis à souhait.

Que voyons nous donc, depuis quatre ou cinq jours?

Lorsque la proposition d'expulsion des princes fut portée à la Chambre, quelques-uns doutaient que cette mesure dont on discutait avec passion, fût suivant le vœu public. La réaction en faisait un bruit d'enfer, à faire croire que l'opinion ne ratifiait pas le projet. Ce fut bien pis, lorsque, par application de la loi, les princes furent rayés des cadres de l'armée. Pour cette fois, on cria que tout était perdu, et que la monarchie était à la veille de se faire. Tous le disaient, depuis M. Hervé, jusqu'à M. de Cassagnac, et l'Académie toujours sagement inspirée, envoyait à un « noble exilé » l'hommage de sa déférence et de son dévouement.

Sur ce, voici que M. le sénateur de